

des pensées vaines ou mauvaises ? La présence du Saint Esprit dépend de la justice, autrement dit, de la présence de Christ dans le ciel ; et c'est par ce don du Saint Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs. Nous demeurons en Lui et Lui en nous. Mais, lorsqu'il y a du mal, la chair est à l'œuvre, le Saint Esprit est contristé, la communion est interrompue. Il n'est nullement question de notre relation (elle est établie par la séance de Christ dans le ciel), mais il est question de la jouissance des bénédictions dans lesquelles nous avons été introduits ; il s'agit d'avoir communion avec Dieu. Ici, toute notre marche avec Dieu entre en ligne de compte, quoique je ne puisse bien marcher que par grâce. Le point sur lequel j'insiste ici, c'est qu'il est de toute importance de saisir clairement la différence qui existe entre le pardon (c'est-à-dire la grâce appliquée par l'œuvre de Christ au péché et à tous les fruits du vieil homme) et notre introduction en Lui, en justice, dans la présence et dans la communion de Dieu, la où n'entrent jamais aucun nuage, ni aucune question de péché. Nous pouvons sortir de cette présence, perdre non pas le droit d'y avoir part, mais la jouissance de cette bénédiction dans notre âme, et voir, non pas la paix avec Dieu, mais la communion détruite ; nous pouvons, dis-je, sortir de cette présence, mais jamais aucun nuage de péché ne peut y entrer. Nous sommes aimés comme Christ est aimé. Tout dépend de son œuvre. Mais le pardon des choses hors desquelles nous avons été retirés, c'est-à-dire l'application de l'œuvre de Christ à notre responsabilité comme enfants d'Adam selon la chair est une vérité ; tandis qu'une autre vérité est que nous ne sommes pas dans la chair, mais en Christ, dans la jouissance des choses dans lesquelles il est entré, Lui, notre vie à jamais.

Psaume 86

Le Psaume 86, bien simple dans ce qu'il exprime, est néanmoins rempli d'importantes vérités pratiques ; car les richesses de la gloire et de la puissance de Dieu suppléent à la faiblesse d'une âme qui a été amenée à Lui. L'âme trouve son centre, non pas en étant capable, dans son état de faiblesse, d'embrasser d'abord l'étendue de la gloire, mais en faisant de Dieu son centre ; et ainsi elle célèbre Dieu, comptant sur sa puissance et sur la délivrance finale qui l'introduira dans la gloire.

L'âme a quatre titres à l'attention de l'Éternel : le croyant est affligé et misérable ; il n'est pas d'entre les orgueilleux de la terre ; il est saint, réellement mis à part pour Dieu ; enfin, comme serviteur de l'Éternel, (il s'agit pour nous, comme nous l'avons souvent fait remarquer, du nom du Père et de Christ comme Seigneur) il se confie en Lui et *crie* journallement à Lui. Tel est l'état de l'âme du fidèle : il est affligé et saint, c'est-à-dire mis à part pour le Seigneur ; il est serviteur ; il se confie en Dieu et sa confiance n'est pas inactive, car il crie dans le sentiment de son besoin et de sa dépendance. Se confiant en la bonté de Dieu, l'âme demeure dans cette assurance ainsi que dans la conscience de la majesté du Seigneur, élevé au-dessus de tous ceux qui prétendent à la force. Lui seul est Dieu, Lui seul est grand et fait des choses merveilleuses (v. 10). Alors l'âme désire être instruite de la voie de Dieu — elle n'a aucune envie de suivre son propre chemin. La vérité, la parole de Dieu est son guide.

Ici se présente un nouveau besoin : le cœur a la tendance d'être distrait par mille objets, par mille pensées fugitives, aussi demande-t-il au Seigneur de lui donner un seul but : «Unis mon cœur à la crainte de ton nom» (v. 11). Combien nous avons besoin d'avoir un cœur concentré tout entier sur Christ ! Là se trouve la puissance ; là aussi cette réalisation des choses divines qui transporte nos cœurs dans la scène céleste, qui les met en rapport direct avec les sources divines de la force. Lorsque d'autres pensées nous occupent, nous sommes en dehors, dans un autre monde dont il nous faut être délivrés ; nous ne sommes plus dans le monde divin et céleste dont nous avons à être des témoins.

La majesté et la gloire du nom de Dieu avaient été vues au v. 9 ; mais cela n'introduit pas l'âme dans la gloire comme dans sa demeure habituelle. En un sens c'est une chose trop élevée pour nous, et nous le sentons. Que nous sommes petits, et comme nous ne connaissons qu'en partie ! mais cela nous engage, quelque pauvres et faibles que nous soyons, à concentrer de plus en plus toutes nos affections sur Dieu. Voilà ce qu'il faut, ce qui satisfait l'âme, ce qui répond à ses besoins. Pleine

d'affection, d'adoration reconnaissante, elle est placée par grâce au centre de toute cette gloire. Aussi peut-elle dire : «Je te célébrerai de tout mon cœur, Seigneur, mon Dieu !» Selon le désir qu'il avait exprimé, le cœur «uni» désormais peut louer Dieu comme il est appelé à le faire, et comme il le fera bientôt en perfection. Nous sommes appelés à comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur ; mais il nous faut auparavant avoir été amenés au centre : il faut que Christ habite dans nos cœurs par la foi et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour. Dès lors, le connaissant, nous glorifions son nom à toujours. Notre petitesse a trouvé dans sa grandeur notre place et notre force. Nous sommes placés, comme je l'ai dit, au centre de la gloire.

De là se déroule devant nos yeux la grande délivrance que Dieu a accomplie. Nous comprenons que la grâce suprême en est la seule source. Il ne s'agit pas simplement de reconnaître sa grâce dans l'ordre naturel des choses lorsque tout est en règle, mais il s'agit de la grâce, de la souveraine grâce, de l'amour divin dans son activité, descendu ici-bas pour nous délivrer des profondeurs du shéol. Ceci donne un caractère tout spécial à notre connaissance de Dieu. Nous dépendons entièrement de sa bonté, et cependant notre amour pour lui a un caractère très intime, parce que, par notre misère même, nous apprenons que nous sommes les objets de son amour dont la grandeur infinie nous est ainsi connue. L'âme, se confiant ainsi en Dieu et occupée avant tout de Lui pour elle-même, voit s'élever contre elle l'inimitié des gens orgueilleux qui ne craignent point l'Éternel. Elle compte sur l'intervention de Dieu, et c'est une grande preuve de foi ; mais sa confiance dans l'amour qui s'est intéressé à elle lui fait demander davantage. Elle se réjouit dans l'attente que Dieu manifestera qu'Il est pour elle ; or le fait qu'Il est pour nous, c'est non seulement la délivrance, mais la satisfaction du cœur. L'âme ne demande pas autre chose ; elle désire que Dieu montre par un signe qu'Il est pour elle. Cette part assurée de tous ceux qui se confient en Dieu et qui marchent avec Lui, le Seigneur, comme nous le voyons au Psaume 22, l'a désirée et ne l'a pas obtenue, lorsqu'il prit la dernière place et s'anéantit pour l'amour de nous ; mais en cela même, parfait en amour, il glorifiait le Père, et était ainsi au-dessus de tous. Voilà pourquoi le Père l'aimait, pourquoi comme homme il a été glorifié d'une manière bien plus grande encore. Au moment suprême il ne fut ni soutenu, ni consolé dans l'épreuve ; mais il était le seul qui dût faire cette expérience. Nous nous confions en Dieu et il nous délivre ; Christ, parfait d'une manière absolue, a été seul dans cette perfection. Du moins, que le Seigneur nous donne des cœurs unis sans distraction à la crainte de son nom et dans l'amour du Père. Là est notre centre ; là nous n'avons rien à craindre des ennemis (Phil. 1:27-28).

Psaume 87

La fondation de Dieu, voilà ce qui rend toutes choses sûres et certaines. Ce qui provoque l'intérêt, ce qui affermit le cœur du croyant, ce n'est pas le fait que la cité de Dieu soit fondée sur les montagnes de sainteté, mais qu'elle repose sur le fondement de Dieu même. Il en est ainsi de nous : «Le solide fondement de Dieu demeure». L'apôtre prononce ces mots lorsque l'état de l'Église était si mauvais, que le fidèle était appelé à le juger et à se purifier de beaucoup d'entre ceux qui en faisaient partie. Néanmoins le fondement de Dieu demeure ferme, ainsi que son appel et son héritage dans les saints.

Ce Psaume nous présente une autre considération qui semble bien dure à l'activité selon la chair : la foi attache plus d'importance à la cité de Dieu qu'à tout ce que l'homme a construit. Le point de vue de ce Psaume est essentiellement juif. Lorsque l'Éternel enregistre les peuples, les saints et le Messie Lui-même sont comptés comme faisant partie de Sion. Voilà pourquoi des choses glorieuses sont dites de Sion, car il s'agit de la manière dont Dieu considère la cité. Pour nous, cette vérité se présente sous une autre forme, celle de l'Église : Christ en fait partie comme étant sa Tête, et non pas comme y étant né. Là sont les sources rafraîchissantes de Dieu. Mais, en pratique, lorsque l'Église de Dieu est méprisée, lorsqu'elle est formée de gens qui ne comptent pour rien dans ce monde, nous en vantons-nous parce qu'ils sont riches en foi et précieux aux yeux de Dieu ? ou bien les grandeurs de cette Égypte, de cette Babylone, que Dieu jugera, éclipsent-elles à nos yeux la ville de Dieu ?